

sans peine à l'empêcher de se jeter en bas de son lit dans ses mouvements désordonnés.

Blasius donna les explications nécessaires au médecin lorrain, le mit au courant de l'extraction de la balle qui, dans son trajet à travers le corps avait occasionné des lésions graves, et lui indiqua les médicaments administrés.

Pertuiset ne se contenta point de ces explications, si claires cependant, et voulut se rendre compte par ses propres yeux de l'état de la blessure.

L'appareil placé par le Bavaïrois fut levé et le médecin français fit ses constatations chirurgicales.

Elles se prolongèrent assez longtemps.

Enfin, après avoir replacé l'appareil, il se redressa en disant :

— Cet officier est terriblement atteint. . . . Vous me confiez, monsieur, une tâche bien délicate et bien pénible.

— A la grâce de Dieu ! répliqua Blasius. Si le blessé succombe il aura subi la chance de la guerre. . . . Quoi qu'il arrive, vous aurez accompli, monsieur, votre devoir d'homme et de médecin.

Les deux confrères échangèrent un nouveau salut glacial.

Peu d'instants après le Bavaïrois quittait le château de Fenestranges et le docteur Pertuiset, non sans avoir adressé des recommandations au domestique qu'il laissait près du Prussien, remontait s'installer au chevet du comte d'Areynes, dans la chambre duquel Pierre Renaud et Raymond Schloss attendaient, muets et attentifs.

La physionomie du docteur était peu rassurante.

— Ah ! certes oui, murmura-t-il tout à coup, il faut agir énergiquement !

Le comte ne cessait de river son regard sur les yeux du vieux praticien.

Il parvint à agiter légèrement ses paupières.

Pertuiset surprit ce mouvement.

— Vous voudriez parler, mon ami, n'est-ce pas ? dit-il au paralytique. Vous auriez sans doute des instructions à me donner ? . . .

Les regards de M. d'Areynes répondirent affirmativement.

— Eh bien ! reprit le médecin, chassez toute inquiétude. . . . Restez calme. . . . Dans quelques jours, dans très peu de jours, je vous aurai rendu l'usage de la parole.

Le regard du comte se voila, et les traits inertes de son visage semblèrent s'assombrir.

Ceci ne pouvait échapper à l'œil observateur du médecin.

— Je vous comprends. . . . reprit-il, vous avez peur que je me trompe. . . . Est-ce cela ?

— Oui. . . . fit le regard.

— Il faut tout prévoir. . . . Vous êtes un bon Français, un bon chrétien, et vous avez une âme d'une trempe vigoureuse. . . . la mort ne doit pas vous effrayer. . . . Je puis donc vous parler avec une entière franchise, n'est-ce pas ?

Pour la seconde fois le regard répondit :

— Oui.

— Vos dispositions testamentaires sont-elles prises ?

IV

M. d'Areynes eut comme un hochement de tête ; un prodigieux effort de sa volonté galvanisa pendant une seconde les nerfs et les muscles que la paralysie immobilisait, et un son guttural, une sorte de sifflement, s'échappa de sa gorge contractée.

Si rauque, si indistinct que fût ce son, il fut impossible aux trois auditeurs de ne pas comprendre que le comte venait de répondre :

— Non !

— Voilà qui est très malheureux, dit le médecin, car enfin, quelque grand que soit mon espoir de vous sauver et de vous rendre la parole, Dieu seul est maître de la vie des hommes ! . . . Voulez-vous que je fasse appeler ici le notaire ? Vous pourriez tester devant témoins. . . .

— Non. . . . fit le regard du malade.

— Quelqu'un de votre famille alors ?

— Oui. . . . répondit un battement des paupières.

— Qui ? demanda le Dr Pertuiset.

En ce moment, Pierre Renaud s'écria, en regardant son maître :

— Je sais qui, moi, monsieur !

— Et c'est ?

— C'est l'abbé d'Areynes, le vicaire de Saint-Ambroise, sans aucun doute. . . . Ah ! je suis sûr de ne pas me tromper. . . . regardez plutôt le visage de monsieur le comte. . . .

Heureux d'être compris, le gentilhomme lorrain avait en effet une sorte de rayonnement sur le visage.

Deux fois de suite ses paupières s'abaissèrent et se relevèrent, ce qui signifiait :

— Oui. . . . oui. . . .

— Vous aviez raison, reprit le docteur et tel est bien en effet le désir de mon vieil ami, mais par malheur ce désir me paraît irréalisable. . . .

ble. . . . l'abbé d'Areynes est à Paris. . . . lui écrire ou lui envoyer une dépêche est impossible puisque les Prussiens se sont emparés des Postes et des lignes télégraphiques. . . . Aucune voie ne nous est ouverte : l'armée allemande marche sur Paris à cette heure, nous enlevant ainsi tout moyen de correspondre.

Une contraction douloureuse rapprocha les sourcils du comte.

Son regard se fixa sur Raymond Schloss.

Ce fut au tour de celui-ci de s'écrier, en tendant ses deux mains vers le paralytique et en se rapprochant du lit :

— J'ai compris. . . . j'ai compris, mon bon maître ! Ni une lettre, ni une dépêche ne passeront, mais on peut trouver un messenger capable de traverser les hordes prussiennes, et d'arriver à Paris avant qu'elles ne l'aient investi. . . . si elles doivent l'investir. . . . Ce messenger, ce sera moi. . . .

Les prunelles du comte étincelèrent.

Il n'avait pas compté vainement sur son fidèle serviteur.

— Vous feriez cela, Raymond ! s'écria Pertuiset un peu étonné, tant l'entreprise lui paraissait difficile et périlleuse, pour ne pas dire insensée.

— Je tenterai, du moins, monsieur le docteur, et je crois fermement que je réussirai. . . . Si les Allemands occupent les grandes routes, l'ancien colporteur Raymond Schloss connaît les sentiers détournés, les passages impraticables pour ceux qui ne sont point initiés. Je ne dis pas que je passerai sans peine, mais je passerai ! Avant d'être garde-chasse, puis garde général de M. le comte d'Areynes, j'ai fait le voyage de Fenestranges à Paris, à pied, une balle sur le dos. . . . Je ne m'égarerai pas et, si malins que soient ces gueux d'Allemands, je serai plus malin qu'eux ! . . . J'arriverai !

Le visage du comte devenait de plus en plus radieux.

Ses membres étendus firent une tentative pour se mouvoir mais la paralysie les enchainait.

— Ainsi, demanda le docteur Pertuiset, vous croyez réussir ?

— Je fais plus que le croire, j'en ai la certitude. . . .

— Mais, en admettant que vous passiez, pourrez-vous revenir ?

— Pourquoi non ?

— Comment ferez-vous, mon pauvre Raymond ? . . .

— Cela, je ne le sais pas encore, mais nous chercherons un moyen, M. l'abbé d'Areynes et moi, et à nous deux nous le trouverons certainement. . . . Foi de Lorrain, nous ferons la nique aux Allemands. . . . D'ailleurs ils n'y sont pas encore, à Paris ! Il reste des Français en France, et j'espère bien que chaque ville, chaque village, chaque hameau se défendra et les empêchera d'avancer, les hommes n'ussent-ils pour combattre que de vieux fusils rongés par la rouille, des fourches et des faux, comme en 1814. . . . A cette époque-là, les paysans ont arrêté pendant trois mois la marche des alliés et, s'il plaît à Dieu les paysans de France ont le même sang dans les veines.

Le Dr. Pertuiset hochait tristement la tête.

Il ne partageait pas la confiance et l'enthousiasme de Raymond Schloss.

Il doutait.

— Enfin, quand partirez-vous ? demanda-t-il.

— Il ne faut tarder ni d'un jour ni d'une heure, s'écria Pierre Renaud. Chaque minute de retard t'enlèverait des chances. . . . Il faut partir tout de suite ! . . . N'est-ce pas, monsieur le comte, qu'il le faut ?

Les paupières du paralytique se levèrent et s'abaissèrent affirmativement.

— Partir tout de suite est impossible répliqua le garde-chasse. Pour mettre à exécution le plan que j'ai conçu j'ai besoin des ténèbres. . . . je vois clair dans l'obscurité, comme les chats et les hiboux, et je ferai plus de chemin la nuit qu'en plein jour. . . . Je ne demande qu'une chose, c'est de devancer de quelques heures seulement la marche de l'armée prussienne.

M. d'Areynes eut un nouveau clignement des paupières que le garde-chasse traduisit ainsi :

— Raymond fera pour le mieux. . . . Je compte sur lui. . . . qu'il agisse à sa guise. . . .

— Vous avez raison, maître dit le brave serviteur d'une voix émue. Vous pouvez avoir confiance en moi. . . . Je donnerais pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et je la donnerais sans marchander. . . . Le docteur vous conservera la vie, vous rendra la parole, et à mon retour je vous trouverai debout, prêt à recevoir celui dont vous désirez la présence et que je vous ramènerai, je le jure ! . . .

L'émotion du comte fut si vive qu'il sembla en ce moment éprouver une faiblesse.

Il ferma les yeux.

— Monsieur d'Areynes a besoin de sommeil, mes amis. . . . dit le docteur, laissons-le dormir et venez avec moi. . . .

Pertuiset conduisit les deux hommes dans la petite pièce servant de pharmacie, et il reprit :

XAVIER MONTÉPIN.

A suivre